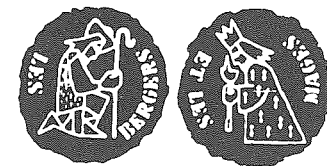


ÉRIC BLONDEL

NIETZSCHE :
LE « CINQUIÈME
“ÉVANGILE” » ?



Les Bergers et les Mages
140, boulevard Saint-Germain — PARIS 6^e

*« Un homme labyrinthique ne cherche
jamais la vérité, mais toujours seulement
son Ariane — quoi qu'il en dise. »*

NIETZSCHE

*Pour la compagne aux « yeux merveilleuse-
ment obliques »*

et

*Pour le « Vieux Scribe », qui m'a appris à
« lire » et annoncé l'« homme nouveau ».*

SOMMAIRE

LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	11
INTRODUCTION. NIETZSCHE « QUAND MÊME » : POURQUOI ?.....	15
1) Harceler tous les cagots, « chrétiens » ou « athées »	16
2) Faire lire le texte (contre la tradition : de l'étouffe-chrétien à l'étouffe- Nietzsche)	19
3) Faire comprendre la complexité de la vérité et de la vie.....	23
a) contre les intellectuels (cagots) : « vulgariser »	25
b) contre les Sages : la vie comme problème insoluble et fascinant...	28
c) contre les simplistes : nuancer....	32
I. NIETZSCHE DANS LE TEXTE : CRÉ- PUSCULE DES CLICHÉS	39
A. Nietzsche « fou » ?.....	39
B. Nietzsche « précurseur du nazisme » ? ...	48
1) idolâtrie et respect de la puissance allemande en place ?	53
2) nationalisme, pangermanisme ?	54

3) antisémitisme ?	59
4) Nietzsche apologiste de la violence et partisan de la « volonté de puissance » ? Volonté de puissance et morale.....	70
C. Nietzsche nihiliste ? La mort de Dieu....	86
Qui est ce Dieu mort ?	91
1) Dieu = nous, notre peur et notre certitude.....	91
2) Dieu : force ou faiblesse ?	94
3) De quoi Dieu est-il mort ?	96
4) Mort de Dieu : « <i>Selbstaufhebung der Moral</i> » (autosuppression et auto-dépassement de la morale).....	100
5) Quel Dieu est mort ?.....	106
a) un Dieu-néant, un Dieu mortel, un nihil	106
b) un Dieu-surmoi, sadique, culpabilisant, vengeur	118
c) un Dieu providence, « bon Dieu »	128
6) Quel Dieu est vivant ? Dieu de l'identité ou de l'altérité ?	148
 II. ATTAQUES DE NIETZSCHE. NIETZSCHE CONTRE LE « CHRISTIANISME »: LUTHER, LES GUILLEMETS ET LA FOI .	151
A. Nietzsche protestant allemand (Luther) : l'Écriture contre l'Église.....	156
1) La distinction Bible-Église, Christ-« chrétiens ».....	156
2) L'esprit et la lettre : « En moi, le christianisme se sur-monte lui-même »	167
B. Nietzsche protestant contre le protestantisme luthérien allemand : le « salut par la foi »	173
1) La foi comme invention	186
2) La foi comme justification falsificatrice : la puissance du mot	205
C. Nietzsche philologue et généalogiste	208
1) Généalogie	208
2) Philologie	226

III. NUANCES DE NIETZSCHE	233
A. Nietzsche contre les « athées ».....	233
B. L'athée chrétien	238
 CONCLUSION-OUVERTURE.....	255
APERÇU BIOGRAPHIQUE SUR NIETZSCHE	257
 BIBLIOGRAPHIE	261

LISTE DES ABRÉVIATIONS DES ŒUVRES DE NIETZSCHE

(En regard, sont indiquées certaines traductions françaises, qui n'ont pas été utilisées dans cet essai.)

- A : Aurore (trad. Hervier, Gallimard).
An : L'Antéchrist (*der Antichrist*) (trad. Hémery, Gallimard).
APZ : Ainsi parlait Zarathoustra (trad. Bianquis, Aubier bilingue).
CId : Crépuscule des idoles (trad. Hémery, Gallimard).
Col : Considérations intempestives (trad. Bianquis, Aubier bilingue).
CW : Le cas Wagner (trad. Hémery, Gallimard).
EH : Ecce homo (trad. Hémery, Gallimard et trad. Albert, Denoël-Gonthier).
GM : Généalogie de la morale (trad. Albert, Mercure de France).
GS : Le gai savoir (trad. Vialatte, Gallimard et trad. Klossowski, Gallimard).
HTH : Humain, trop humain (trad. Rovini, Gallimard).
K : Kröner Grossoktavausgabe. Édition allemande « complète » (revue et « corrigée » par la sœur de Nietzsche et ses collaborateurs).
KGW : Nietzsche. Werke. Kritische Gesamtausgabe (édition Colli et Montinari). Édition nouvelle, en particulier des posthumes, selon l'ordre chronologique, mais encore inachevée à ce jour. C'est d'après elle qu'est constituée la collection des traductions nouvelles des œuvres complètes chez Gallimard.

- LC : Lettres choisies (trad. Vialatte, Gallimard).
- Mus : Musarion Ausgabe. Autre édition allemande des « œuvres complètes ». Elle reproduit l'édition Kröner, mais est le seul moyen de trouver le texte allemand de certains fragments posthumes encore inédits dans KGW et en français.
- OP : Œuvres posthumes (édition et trad. H.-J. Bolle, Mercure de France). Seul recueil existant à ce jour de nombreux inédits des années 1880-1885 notamment.
- PBM : Par delà Bien et Mal (trad. Kremer-Marietti, Marabout et Bianquis, 10/18).
- OSM : Opinions et sentences mêlées. Deuxième partie d'Humain trop humain (trad. Rovini, Gallimard).
- VO : Le voyageur et son ombre.
- VP : La volonté de puissance (trad. Bianquis, Gallimard). Ce titre est abusif : il ne correspond pas au recueil apocryphe *Der Wille zur Macht*. Mais, en attendant l'achèvement de la KGW, on y trouve de nombreux fragments posthumes.
- WzM : Der Wille zur Macht. Œuvre apocryphe, collage selon un plan arbitraire des posthumes de 1884-1885 et 1887-1889 : œuvre de la sœur de Nietzsche ! C'est encore cependant un point de repère en attendant la fin de la KGW, mais à utiliser avec prudence (j'ai souvent vérifié l'exactitude des textes d'après ce que j'ai pu trouver dans la KGW).

Nota bene : Sauf mention particulière, tous les textes de Nietzsche cités dans ce livre ont été traduits par moi. En effet, un assez grand nombre de textes sont encore inédits en français et certaines traductions existantes sont défectueuses. A leur décharge (et en manière de précaution), il faut dire qu'un écrivain de la dimension de Nietzsche donne du fil à retordre aux traducteurs les plus chevronnés : jeux de mots, calembours, nuances, allusions, musique. Sur le problème qui nous a plus spécialement occupés ici, on ne peut pas demander à tous les traducteurs de repérer toutes les allusions de ce fils de pasteur luthérien à des paroles de Luther ou à des expressions bibliques. La langue française déforme ou étouffe la musique et l'accent des textes de Nietzsche, et nous ne disposons pas, en français, d'une Bible de Luther, dont beaucoup de sentences ou d'expressions sont passées dans l'allemand courant (un peu comme

certaines vers de la Fontaine, à un moindre degré, chez nous). Ce qui va de soi pour un lecteur allemand passe inaperçu en français. Qui sait encore d'où viennent des expressions comme « tables de la loi » ou « pleurs et grincements de dents » ? Et Nietzsche n'a pas lu que la Bible !

INTRODUCTION NIETZSCHE « QUAND MÊME » : POURQUOI ?

*« Il y a plus d'idoles que de réalités
dans le monde. »*

NIETZSCHE

*« Tu ne feras pour toi aucune image tra-
vaillée, ni quoi que ce soit qui ressemble à
ce qui est dans les cieux d'en haut, sur la
terre d'en bas, dans les eaux souterraines.
Tu ne t'agenouilleras pas devant ces ima-
ges, tu ne t'y asserviras pas. »*

EXODE 20 : 4-5

Sus aux cagots !

*Impertinent dessein, audacieuse entreprise... C'est
vrai : avec ce livre, si court soit-il, je prends des ris-
ques. Mais on ne saurait parler de Nietzsche à moins.
Evoquer ce grand destructeur de préjugés, c'est déjà
exciter la colère de ceux dont il met en cause les inté-
rêts : moralistes, croyants et idéalistes de tous bords,
qui tiennent à rester masqués. Passe encore : on les
comprend. Mais il y a plus comique et plus dangereux :
les gens qui ont fait main basse sur Nietzsche. Ceux-là,
mes pairs parfois, n'ont eux aussi qu'une hâte : établir
des credos sur Nietzsche. Ils croient en un « vrai
Nietzsche », net et sans bavures : l'athée, le révolution-*

naire, l'immoraliste, le libérateur des instincts ; eux seuls ont le droit de le comprendre, et ils interdisent qu'on se mêle de « vulgariser » cette pensée « d'exception ». C'est à ceux-là, aussi, que je voudrais opposer un Nietzsche différent, non pas interprété, mais lu, en essayant de le faire comprendre, de le faire lire et de le nuancer.

Les « nietzschéens », les intellectuels, les révolutionnaires, les conservateurs de tout poil vont assurément crier (s'ils me lisent) : idéologie, récupération, hérésie, vulgarisation ! Mais ils ne seront pas les seuls à brailleur. Car, si j'ai choisi d'évoquer Nietzsche sur le point particulier, mais selon moi central, de son rapport avec le christianisme, c'est moins pour imposer « mon » Nietzsche (ça n'en ferait qu'un de plus perdu dans la foule !) que pour le faire apparaître plus nettement encore et avant tout comme l'ennemi de TOUTES les professions de foi, de TOUS les interdits moraux, « nietzschéens » ou non. Dans mon intention de faire comprendre (« vulgariser », comme on dit), de faire lire et de nuancer, je me heurte alors non plus seulement à un troupeau, mais à une légion de cagots.

On va donc commencer par m'accuser de témérité, si ce n'est de forfanterie et de suffisance (1). Et c'est pourquoi, même si c'est un peu long, je crois nécessaire de m'expliquer sur mes intentions.

1) Harceler tous les cagots, « chrétiens » ou « athées »

J'aimerais formuler ainsi certaines questions fondamentales de Nietzsche : peut-on être chrétien sans être cagot, c'est-à-dire menteur, moralisateur, ennemi de la vie ? Mais, étant donné la domination millénaire du christianisme, qui n'est pas, en ce sens, « chrétien » ? Le moralisme, les idéaux ronflants cachant la haine de la vie sous toutes ses formes sont-ils le privilège des seuls adeptes du Christ ? Et, s'ils sont masqués, com-

ment débusquer et combattre les cagots, quels qu'ils soient ?

Pour Nietzsche, le cagot, dont le modèle est à ses yeux le chrétien, est quelqu'un qui se tire d'affaire quoi qu'il arrive. Cherchant obstinément à concilier la réalisation de ses intérêts avec sa quiétude, il achète la paix de l'âme au prix du mensonge : affublant ses intérêts en « idéaux », en « devoir », il les légitime et les impose en se réclamant d'une autorité transcendante, « Dieu », « ordre », « morale », etc. Au mépris de toute réalité, il prétend savoir, mieux que quiconque, mieux que Dieu, ce qui est vrai, juste et bon ; il sait, à l'en croire, mieux que Dieu et que vous, ce que vous valez, dussiez-vous en périr, et Dieu avec. Il vous assène, au nom de Dieu, « LA » morale, « LA » vérité, « LA » piété, qui ne sont en fait que ses vices, ses désirs, ses duperies. Crime parfait : où seraient les témoins de ces discrets assassinats, par lesquels on élimine des gêneurs comme Dieu, la rectitude et autrui ?

Mais alors, qui n'est pas cagot ? Est-ce l'apanage de ceux qui invoquent le Dieu chrétien ? La Bruyère disait déjà qu'« un dévôt est un homme qui, sous un roi athée, serait athée » : les intérêts d'abord ! Mais surtout, si être cagot consiste à dissimuler ce qu'on est, le cagot n'est-il pas celui qui se cache de l'être et s'avance masqué ? Démasquer les cagots, les embarrasser, n'est-ce pas alors une entreprise vouée à l'échec ?

Pourtant, avec Nietzsche, ce livre a cette ambition incongrue : tracasser les cagots ; ou plutôt — car les vrais cagots ne le liront pas ou le récupéreront à leur profit — détromper ceux que les cagots veulent rendre victimes de leur duperie pieuse. Mieux — ou pire ? — : ce livre voudrait, avec Nietzsche, inquiéter aussi bien les cagots qui se disent « athées » que ceux qui se prétendent « chrétiens ». Entreprise intempestive (2) et doublement impossible : non seulement elle vise à déconcerter l'imperturbable et insaisissable cagot, mais encore elle se donne deux objectifs apparemment inconciliables.

(1) Oui, je sais... Mais, « à vaincre sans péril... » !

(2) Le mot est de Nietzsche, pour caractériser l'intention de sa philosophie.

En effet, il s'agit, d'abord, d'importuner les chrétiens : contre eux, rendre justice à Nietzsche, dessiller les yeux de ceux qui, au nom du Christ, vous l'excommunient comme athée, antéchrist, nihiliste, le méconnaissent ou le calomnient — les voies de la « charité » sont insondables... Mais on voudrait aussi débouter les érudits et les « nietzschéens » inconditionnels : les défaire, si possible, d'un préjugé qui veut que Nietzsche soit pur de tout « miasme » chrétien et, contre cette maladie, ait fait triompher la robuste santé d'un athéisme sans compromission — la statue pourrait bien les avoir écrasés...

Nietzsche ? Pour les uns : un athée immoral qui ne respecte rien, Monsieur, et un fou. Défense dérisoire : ils redoutent ses coups contre leur christianisme de la peur. Pour les autres, plus ou moins dévôts (de Nietzsche !), le christianisme (3) est un phénomène névrotique, une superstition ou une coutume vieillotte que Nietzsche a surmontés. Laissons cela aux mémères et aux pauvres d'esprit (4). Après Nietzsche l'antéchrist, la mauvaise herbe chrétienne ne repousse plus.

Ces deux visions de Nietzsche peuvent être également vraies. Mais il se pourrait aussi que ces apparents antagonistes soient complices pour masquer l'essentiel et aient également tort : tort de croire Nietzsche et christianisme totalement étrangers, de les opposer comme blanc et noir, ou comme bien et mal. Car Nietzsche est-il vraiment antéchrist ? Voire, dirait Panurge. Et s'il l'est, en quel sens l'est-il ? On ne pose jamais cette question primordiale, parce qu'elle conduirait peut-être à s'apercevoir que, face à Nietzsche, les deux prétendus ennemis se retrouvent dans le même sac religieux, et qu'en croyant ne gêner que ses adversaires, chacun d'eux, en invoquant Nietzsche, doit du même coup

(3) « Décidément, vous y tenez ! Faut-il se donner la peine d'en évoquer le souvenir (rétro ou réactionnaire) ? »

(4) Comme, à défaut de les supprimer, on veut s'expliquer qu'ils tiennent mordicus à leur superstition, on soutient que ces infortunés doivent leur « misère » à leur ignorance des « progrès de la science » (comme si l'histoire ne commençait qu'avec elle !). Mais la faute à qui ? Et nous verrons que, selon Nietzsche, la science fait encore l'objet d'adoration religieuse.

déranger ses amis. Il se pourrait que Nietzsche ne bouscule vraiment les chrétiens qu'en contestant aussi les athées, en les défaisant simultanément de leurs dévotions respectives et au fond semblables. Qui, même, dans cette affaire, est le plus religieux ? Qui peut se dire « pur » de toute religion ? A chrétien, « chrétien » et demi : tout juste après avoir figé le sourire des chrétiens, Nietzsche pourrait faire rire jaune les « athées » (5).

Nietzsche contraint donc à poser ces questions généralement éludées : que signifie « athéisme » ? Refus radical de la croyance, ou seulement idolâtrie de rechange ? Et : que veut dire « christianisme » ? Refuge de la faiblesse, religion de la peur haineuse de la vie, ou bien combat contre la mort et les idoles ; morale décadente ou rejet absolu du moralisme de la loi ?

2) Faire lire le texte (contre la tradition : de l'étouffe-chrétien à l'étouffe-Nietzsche)

Comment trancher ? En produisant, après tant d'autres, une nouvelle interprétation philosophique de Nietzsche et du christianisme ? Inutile. Il suffit, d'abord, de faire lire les textes : la Bible, Nietzsche. Or, c'est Nietzsche, dans les deux cas, qui peut le mieux nous aider. Car bien peu lisent vraiment Nietzsche, sinon pour se retrouver en lui — vérité paradoxale de la mode qui l'a pris pour victime. Et de même sont rares ceux qui lisent la Bible, si l'on entend par « lire » autre chose qu'une plongée rapide dans quelques textes tronqués, qu'une anthologie de clichés rassurants ou que la répétition inlassable (et lassante) de quelques formules mortes car extraites du contexte, devenues « loi » : seul le contexte rend une parole vivante (6). Comment, donc, amener à lire celui qui,

(5) S'il a « dépassé » le christianisme, on peut se demander pourquoi tant de soi-disant athées s'obstinent à lire Nietzsche : car il ne parle pratiquement que du christianisme, sous une forme ou sous une autre. Serait-ce seulement, dans le fond, pour alimenter une autre forme du ressentiment ?

(6) Un exemple, ici, pour montrer que l'erreur vient moins de la sottise que de l'exclusion du contexte. Nietzsche écrit : « Je vous enseigne l'amour du lointain ». Et Karl Barth de déduire hâtivement : Nietzsche est le « pro-

étouffé par les partis pris régnants, néglige même de le souhaiter, ou celui dont la peur devant les préjugés oppose résistance à une confrontation véritable ?

Le seul moyen est de commencer par démystifier les lieux communs. D'abord sur Nietzsche : régulièrement démentis par les textes, ils ne sont ressassés que par ceux qui entendent se protéger de l'affrontement avec le texte et en interdire l'accès. En provoquant le choc du texte, on peut donc espérer faire sauter les poncifs, les malentendus qui font écran devant l'œuvre de Nietzsche et les risques vivants qu'elle apporte. Après quoi, choc en retour : les textes de Nietzsche peuvent nous obliger à lire... la Bible, c'est-à-dire à la redécouvrir — lire n'étant jamais que redécouvrir un texte par-delà ce qu'on en sait. Une parole, un texte vivants sont ceux qui toujours viennent contester ce qu'on en fait, défaire les schémas auxquels les réduit la tradition. La violence anti-chrétienne de Nietzsche pourrait nous inciter (7) à lire dans la Bible autre chose que ce que nous y déposons : le légalisme, qu'il nomme la « morale chrétienne » et qui n'a rien à voir avec le texte. Cela seul peut aider à faire comprendre Nietzsche et peut-être du même coup l'autre texte (8) : opposer les textes aux clichés.

Il faudra donc heurter les traditions. Car toutes les traditions n'ont qu'un but : dénaturer, édulcorer. En particulier les grandes choses : les petits mangent les grands, car les vraies grandeurs, qui nous dépassent et nous contestent, font peur, si elles ne sont pas apprivoisées, ramenées au niveau de notre désir, à la petitesse

phète de l'humanité sans prochain » (*Dogmatique*, III, t. II, x, p. 251). Tel quel, c'est faux. Cf. la réponse de P. Valadier (S.J.) dans *Nietzsche et la critique du christianisme*, p. 320, et ici, *infra*, p. 223-226.

(7) Bon gré, mal gré !

(8) Texte qu'en bon adversaire, Nietzsche, lui au moins, s'était donné la peine de lire.

Si Nietzsche met tant d'insistance à demander qu'on le lise, « lentement, profondément, en regardant prudemment derrière et devant soi, avec des arrière-pensées, avec des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux subtils... » (A, Avant-propos, § 6), c'est aussi sur le modèle d'une recommandation connue : la lecture quotidienne de la Bible. Nous verrons qu'en dehors même d'un modèle qu'il parodie, la Bible lui a plus apporté qu'il ne veut bien le dire.

de l'identité. La tradition qui, comme son nom l'indique, a pour rôle de transmettre les acquis novateurs, toujours à recommencer, des hommes et des temps passés, n'a de cesse qu'elle n'ait ramené le nouveau à l'ancien, rapetissé, tamisé les grandes nouveautés, pour ne laisser passer (sous une forme dont la nouveauté du vocabulaire voudrait en vain cacher la banalité) que les mêmes marchandises rancies. La tradition transmet : mais le verbe latin « transmettre » (*tradere*) signifie aussi « trahir ». La tradition brime ce que peuvent comporter de prometteur et même de révolutionnaire les paroles, les textes ou les actes dont elle prétend se nourrir et se faire la scrupuleuse gardienne.

La preuve ? Plus aisée qu'on ne veut bien le laisser croire... traditionnellement, car elle est d'une ironie féroce, les mensonges traditionnels passant pour vérités incontestables. Qu'on essaie de comparer ce que chacun entend dire d'un grand livre avec ce que dit effectivement le texte (9) : chaque fois, le texte même dément ce qu'on en « sait », c'est-à-dire ce que la tradition a obligé à en retenir. Cette discordance entre la tradition et le texte constitue d'ailleurs le plus sûr critère (a contrario !) de la nouveauté et de la grandeur. Est neuf ce qui ne parvient que déformé par la tradition, dont le flair est infaillible pour briser les créateurs et encenser les baudruches, l'académisme sénile ou précoce (10).

Si donc la tradition est aplatissement, c'est seulement le retour au texte qui peut être, paradoxalement, novateur : révolutionnaire, vivant.

Or Nietzsche, philosophe aujourd'hui à la mode, est une des victimes les plus marquantes de cette tradition. Elle lui en veut de l'avoir radicalement mise en cause. Il est logique qu'en particulier la tradition « chrétienne » ait été la plus acharnée contre Nietzsche. Pour

(9) Cf. l'exercice que propose A. Maillot pour les paraboles : *Les paraboles de Jésus aujourd'hui*, p. 12 et p. 123.

(10) On en peut dire autant de la mode : car qu'est-ce que la mode, sinon le début d'une tradition, la glorification superficielle de la vacuité et le silence sur l'important ; qu'est-ce que la tradition, sinon une succession de vieilles modes, la conservation du démodé, de l'inactuel ou la déformation perpétuée ? Mode aujourd'hui, tradition demain : le mort saisit le vif ! L'avenir de l'amenuisement, mode ou tradition, est bien assuré.

quoi ? C'est là le plus piquant : en apparence, c'est parce qu'il attaque le christianisme ; en réalité, c'est que, dans le christianisme, il attaque précisément les idoles par lesquelles la tradition « chrétienne » a remplacé le message du Christ. Il attaque, peut-être sans remarquer la coïncidence, cela même que les Prophètes et le Christ voulaient contester : le légalisme, qu'il appelle la morale.

Réhabiliter Nietzsche et faire justice des ragots que les « chrétiens » colportent complaisamment sur son compte, c'est d'abord permettre de comprendre le sens exact de ses attaques contre le christianisme, dont certains ont intérêt à cacher qu'elles étaient dirigées plus contre les chrétiens que contre le Christ. Et puisque Nietzsche s'en prend au texte biblique, c'est aussi l'occasion de saisir, grâce à lui, la différence irréductible de ce texte biblique par rapport à la tradition. Cette tradition qui s'assimile le message de Jésus, la Parole, et que Nietzsche en distingue soigneusement, c'est ce qu'il nomme le « christianisme » (11). Lecteur de la Bible, Nietzsche nous aide à creuser la différence entre la Bible et le « christianisme » conçu comme déformation identifiante du texte, de la Parole. Mais il nous fait aussi entrevoir que la révolution anti-chrétienne qu'il veut opérer se trouve déjà dans le texte biblique, s'il est vrai que la Bible affirme la différence entre la loi, texte figé dans la tradition « chrétienne », et la parole (12). La Parole est le principe du texte qui vient détruire la lettre, l'identification à soi qui fige le texte en loi, lettre mortelle. La Parole est Esprit, c'est-à-dire différence. Le texte biblique, un peu grâce à Nietzsche, peut nous apparaître à nouveau comme la Parole

(11) Les guillemets sont de Nietzsche et l'on entrevoit déjà pourquoi ils s'imposent à ses yeux. A sa façon, le Christ, dénonçant une appellation usurpée, mettait l'adjectif « chrétien » entre guillemets : « Pourquoi m'appellez-vous Seigneur ! Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Luc, 6 : 46).

(12) Pour comprendre le texte qu'on lit, il suffit souvent (c'est un principe philologique de toute exégèse : *lectio difficilior*) de prendre le contrepied de ce qu'en dit la tradition. Lire, c'est donc réhabiliter, aller contre l'assimilation du texte à soi-même, affirmer la différence du texte par rapport à la compréhension immédiate et traditionnelle.

vivante qui conteste sans cesse nos prises, nos méprises. On peut alors émettre cette hypothèse : la critique de Nietzsche contre le « christianisme » est reprise du texte biblique où quelqu'un, inlassablement, contestait la loi, la lettre. Si Nietzsche a compris que la vie récuse la morale comme lettre morte, c'est peut-être parce qu'à son insu, le texte biblique qu'il a lu et la lecture qu'en avait faite Luther lui ont suggéré cette distinction, opérée par la Parole comme vie, entre l'esprit et la lettre, entre la *χάρις* et la loi.

D'où un apparemment, une généalogie inattendus : tous deux calomniés, le Christ et Nietzsche ont été crucifiés par la loi : la morale, la lettre, la tradition, qui tuent la parole vivante et l'Esprit du texte. Est-ce seulement un hasard, un accès de délire, une parodie grinçante si, avant de sombrer dans ce qu'on nomme la folie, Nietzsche signe « Le Crucifié » ? Crucifié, et mort après onze ans de démence, Nietzsche l'a été. Mais qui empêchera de penser qu'il l'a été par la même puissance de mort que le Crucifié de Golgotha : la loi, la tradition, dont l'autre nom, si l'on veut le dire en termes bibliques, est le « péché », puissance de mort et ennemi de l'« homme nouveau » et du « surhumain » ?

3) Faire comprendre la complexité de la vérité et de la vie

Mais, s'il suffit de lire, à quoi bon ce livre ? Pourquoi se substituer à Nietzsche ? N'a-t-il pas écrit pour tout le monde ? Sans doute. Mais c'est aussi qu'il est compliqué. Et pourquoi ? Parce que la vie et les problèmes qu'elle pose ne sont guère simples non plus. Et ce sont les malhonnêtes, les hommes de la loi qui veulent les simplifier, pour nous imposer leurs « solutions », qui bouchent la vue devant les textes et la vie. Car qui prétend que la vie est simple, ou bien possède la vérité (la sienne ?), ou bien n'est qu'un menteur. « "Toute vérité est simple". N'est-ce pas là un double mensonge ? », demande Nietzsche (13).

(13) Cid, Maximes et pointes, § 4. (Voir la liste des abréviations p. 11.)

Apparener d'une certaine façon Nietzsche et Jésus, par exemple, suppose qu'on ne simplifie pas à outrance, tandis que classer Nietzsche comme athée, c'est gros, efficace. La réalité n'est pas élémentaire. Mais ce qui la complique encore davantage, c'est l'amas de pseudo-simplifications, de traditions qui s'interposent entre elle et nous, entre le texte et le lecteur. Or, ces visions simplificatrices, certains ont intérêt à les imposer : ce sont leurs « solutions », ils y trouvent leur avantage. Dès lors, faire comprendre ne consiste plus seulement à restituer la complexité des choses (en l'occurrence, la pensée de Nietzsche). Cela revient surtout à débayer des obstacles : les interdits, préjugés, illusions suscités par certains intérêts. Pour rendre possible la compréhension, il ne suffit pas de lire, il faut aussi et surtout lever certaines résistances.

On s'expliquera alors la véhémence des pages qu'on va lire : pour briser le barrage, je ne puis que m'en prendre violemment à ces résistances sourdement violentes, qu'elles viennent des intellectuels, des « sages » et des esprits simplistes. S'il me faut être incisif, c'est pour les mêmes raisons qui font que Nietzsche a intitulé son *Ainsi parlait Zarathoustra* « un livre pour tous et pour personne ». « Pour tous » : ces mots indiquent que Nietzsche, pareil en cela à tous les philosophes, veut communiquer ce qu'il a pu apprendre et dénoncer ce qu'il a cessé de considérer comme évident. Le philosophe qui omet cette obligation n'est jamais qu'un rêveur (il pense seul, donc sans vivre ni penser la vie) ou un paresseux. Mais, si, comme il est fréquent, il s'attaque aux préjugés, on commencera à murmurer qu'il n'a « pas les pieds sur terre », qu'il est « enflé d'orgueil », que c'est un utopiste, un « fou ». Et, s'il insiste trop pour défaire les illusions auxquelles (et par lesquelles) tiennent les hommes ? On le tue, après quelques mauvais procès où la partie adverse s'est instituée juge : ainsi pour Socrate. Ou bien on le calomnie, toujours au nom des « grands principes » : c'est le cas de

Nietzsche. Si bien qu'au bout du compte, la philosophie n'est « pour personne ».

a) contre les intellectuels (cagots) : « vulgariser »

Or, tout le monde y trouve son compte. Et d'abord les « intellectuels », qui ont, eux aussi, leurs préjugés et leurs intérêts à défendre.

Les intellectuels qui, notamment en France, se prétendent téméraires, n'ont en fait qu'une peur : passer pour idiots et paraître attardés. Vous ne voudriez tout de même pas qu'ils soient en retard d'une « avancée théorique », que la « révolution » les prenne au dépourvu, qu'ils soient « bourgeois » ou « réactionnaires », ni, surtout, qu'ils se compromettent dans la « vulgarisation ». Pour eux, « vulgariser » consistant à s'adresser à des demeures (merci !), c'est s'encaniller. On ne « la leur fait pas » : toujours en avance d'une lutte contre l'idéologie vulgaire, ils veulent croire que, où que vous soyez, ils vous y ont toujours précédés...

Conséquence de cette course à reculons : pour eux, une idée ne peut être vraie, ou plutôt nouvelle (on dit « révolutionnaire ») si elle est claire. Entendons : si elle est en dehors de la mode, intelligible pour les non-intellectuels (la hantise de la « récupération ») et compréhensible hors du code des intellectuels. Vive le prolétariat — mais, en attendant, laissons-le à ses naïvetés, à son « idéologie » (14). Parler pour les « débiles », merci bien ! à d'autres ! et... à nous la révolution !

C'EST UN TABOU. Or, un tabou manifeste une peur et permet de préserver des privilèges. Le privilège ? Dire des banalités vieilles comme Hérode en les affublant d'un discours de nantis de la culture permet de jouer au plus fin, de passer pour original et profond. La peur ? Depuis Mallarmé, la phobie de la « récupération » oblige à se faire abscons si l'on veut paraître génial. Personne n'y entendant rien, le risque est évidemment mince. Mais, du coup, la révolution s'est faite verbe (15). Il y aurait bien sûr démagogie à

Sauf mention contraire, dans les citations de Nietzsche, les guillemets et les italiques sont de lui.)

(14) On ne dit plus « hérésie », on dit « idéologie ».

(15) Le « signifant », ça fait mieux.

prétendre que tout est amphigouri dans les travaux des intellectuels : c'est aussi facile pour éluder leurs questions. Il n'en reste pas moins que leur peur de la clarté qui rend accessible les incite à se réfugier dans les arcanes pseudo-aristocratiques du galimatias. Leur « révolution » étant ce qu'elle est — verbale —, on comprend qu'ils lui mesurent chichement la lumière (16).

Ils vont me dire : vulgariser ? c'est mettre de l'eau dans la soupe ! Vous voulez brader la vérité complexe, étouffer la « voix révolutionnaire » de Nietzsche, le ravalier au niveau du troupeau, désamorcer sa critique radicale (17).

Je réponds : ce qui est vraiment compliqué exige la clarté, et le langage sophistiqué masque plus qu'il ne restitue. A moi justement le soupçon que vous déformez pour vous réserver l'accès de Nietzsche. Difficile ne rime pas avec alambiqué. Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Marx, Freud et Nietzsche étaient compliqués, d'accord, mais pas précieux. La preuve, c'est que maintenant, quand on ne les rejette pas comme « dépassés » pour avoir eu l'ingénuité d'être clairs tout en étant ardu, on passe son temps à les « reformuler » (18). Bardés de « signifiants » et de « structures » secrètes, on les envoie ainsi à l'asile : comme ça, la révolution sans phrases, la vraie différence signifiante, passe à l'as, et le tour est joué. Car, au moment où, par mauvaise conscience, les intellectuels prétendent se rapprocher des autres travailleurs pour leur montrer paternellement la voie de la révolution, on se demande si le discours sur les « structures » ne masque pas une volonté de les conserver, et on n'a guère l'impression, surtout, qu'ils fassent passer grand-chose du compliqué et du profond qu'ils se réservent — derrière les fagots (19).

(16) On économise l'énergie qu'on peut.

(17) Pardon : je devrais dire « sa transgression de la métaphysique et sa déconstruction de l'onto-théologie ».

(18) Les trois derniers en savent quelque chose. Faut pas décoder ! Ils doivent bien rire, ces trois-là, et dire avec Courteline : « Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet ».

(19) A moins que les fagots ne soient là pour faire croire à de bonnes bouteilles. A moins que, là-dedans, il n'y ait justement que des « cadavres » : bouteilles vides, pensées mortes, rien que branches séchées et fagots pour autodafés...

Leur langage, même, ne peut-on au contraire le suspecter d'être un langage de classe, un discours pour initiés qui tiennent à leurs privilèges : des privilèges qui consistent essentiellement à... parler un certain langage réservé à une élite qui ne l'est que de nom, mais exerce néanmoins une certaine domination (20) ?

Refusant de recouvrir la rouille avec le minium de la complication verbale, je tenterai de dire avec les mots communs (qui sont les plus beaux) ce qui, vraiment compliqué, a justement besoin d'être expliqué, pour qu'on en ait l'accès réel. Cela vaut surtout pour Nietzsche. Il a détruit bien des illusions et des morales. Mais il y a UNE MORALE à laquelle il tient et croit ferme : celle de la discipline du style. « Est bon tout style qui communique vraiment un état intérieur, qui ne se méprend pas quant aux signes et quant au tempo des signes » (21). On ne le prendra jamais, lui, en flagrant délit de galimatias, de technicité, de « rhétorique de l'inconscient » et de voltige des « signifiants », parce qu'il veut DIRE quelque chose. Sa race, à lui, c'est celle de Thucydide, de Salluste, d'Horace, de Pascal, de Voltaire, de Stendhal et même... de Luther (22) !

Peut-on aider à lire Nietzsche, débrouiller l'enchevêtrement de ce qu'il écrit, restituer ses innombrables nuances et le présenter simplement sans le simplifier, sans donc le fausser ?

Peut-être pas. Je n'ai pas voulu entreprendre un livre pour les spécialistes (mais je les attends !). J'ai voulu tenter le pari de la simplicité. Pari qu'on dira simplet — innocent. Mais je prends le mot « innocent » dans le sens où Nietzsche l'entendait. L'innocence, c'est de croire à l'inspéré, à l'inattendu, sans juger d'avance « condamné » ce qui contredit la « morale » selon laquelle ne peuvent parler simplement que les idiots et ne sauraient « acoquiner » Nietzsche et le christianisme que les retardataires du concept.

Je sais : on aura déjà refermé ce livre et soupiré :

(20) Cf. sur ce point *La distinction*, de P. Bourdieu.

(21) EH, III, § 4.

(22) Cf. notamment CId, Ce que je dois aux Anciens.

« encore un benêt ». Et cela surtout parce que le titre induit Nietzsche en « mauvaise compagnie » : le christianisme, pudendum des intellectuels (23). Les nez vont se pincer. Tant pis. Comme le dit René Girard au moment d'évoquer l'Écriture judéo-chrétienne dans Des choses cachées depuis la fondation du monde :

« Je présente ma thèse en connaissance de cause. Je sais parfaitement que je m'expose à me faire traiter de provocateur ou de "débile profond" (...). Je sais que pour se faire accepter dans les milieux intellectuels, pour "montrer patte blanche", il faut réagir à toute mention des Écritures judéo-chrétiennes par le coup de pied de l'âne, aussi rituel et aussi automatique qu'un réflexe pavlovien. Sinon vous voilà à jamais suspect, à jamais marqué pour le Goulag de la modernité. (...) Je sais parfaitement ce qu'il en est, mais il ne faut pas hésiter quand même à passer outre » (p. 161-162).

« Quand même » : Nietzsche eût aimé cette expression, lui qui a écrit :

« Tout ce qui est décisif résulte d'un "quand même". »

b) contre les Sages : la vie comme problème insoluble et fascinant

Mais Nietzsche lui-même pourrait ici nous objecter : pourquoi vouloir comprendre, au fond ? Si c'est seulement pour devenir moins dupe des illusions, maigre résultat ! Il faut d'abord pouvoir le supporter, et puis n'est-ce pas refuser de vivre si, comme l'affirmait Qohélet avant Nietzsche, la vie est illusion ? Quel avantage, si l'on doit tomber dans le mépris de la vie, comme tous les Sages ?

(23) Ils préféreraient, à tout prendre, la coprophilie.

« De tout temps, les plus grands Sages ont porté le même jugement sur la vie : elle ne vaut rien... Toujours et partout, on a entendu dans leurs propos le même accent, plein de doute, de mélancolie, de lassitude envers la vie, de résistance contre la vie (...). Qu'est-ce que cela démontre ? Qu'est-ce que cela montre ? » (24)

Cette condamnation de la vie, pour Nietzsche, est une faiblesse morbide :

« "Il doit tout de même y avoir quelque chose de malade ici" — voilà notre réponse à nous : ces grands Sages de tous les temps, qu'on aille un peu les regarder de près ! Peut-être n'étaient-ils plus, tous tant qu'ils sont, bien solides sur leurs jambes ? déjà "avancés" ? chancelants ? décadents ? Se pourrait-il que la sagesse n'apparaisse sur terre que sous la forme d'un corbeau, qu'allèche une légère odeur de charogne ? ... » (25)

Ensuite, cette « sagesse », cette compréhension négatrices de la vie sont encore des illusions, plus pernicieuses même : les Sages ont encore une idole, la Sagesse, ennemie de la vie.

La vie, pour Nietzsche, est au contraire un problème. Ce n'est guère nouveau, dira-t-on. Oui, à condition de penser qu'un problème est fait pour être résolu. Or, pour Nietzsche, la vie est vraiment un problème parce que c'est une énigme insoluble, aussi bien par la science que par une philosophie qui voudrait en calquer le modèle. Bien sûr, il reste toujours à la science la ressource facile de la dénoncer comme un « faux problème » : ceux qu'on prétend absurdes parce qu'on est incapable de les résoudre. Et alors, on escamote la vie, en la disant « illusoire », pour la remplacer par ses « solutions ». C'est là ce qu'ont toujours fait la science et la philosophie, de concert, quand elles n'en ont pas

(24) CId, Le problème de Socrate, § 1.

(25) Ibid.

faussé les données pour rendre possibles leurs réponses. Fausser la vie pour en faire un objet de savoir « rigoureux », « objectif » et déterminé a priori, ou l'évacuer en la traitant de « faux problème », voilà le choix qu'on veut vous laisser. Mais là, Nietzsche s'insurge : il refuse ce dilemme. C'est que, pour lui, la vie est un vrai problème, donc insoluble, et non, comme le voudraient la science et la métaphysique, un schéma rationalisé, rassurant, qu'on lui substitue pour « s'en sortir » et qui prend sa place, ou un néant qu'il « ne vaut pas la peine » de vivre. Devant la vie, toute certitude est mensongère, signe d'incapacité morbide. Cela vaut aussi et surtout, selon Nietzsche, pour la fausse certitude du savoir : celle du faux savoir, d'abord, qui croit être dans le vrai, et pour toujours. Et, quoi qu'on en pense, très rares sont les philosophes qui s'en targuent. Mais le vrai savoir, la science aussi, pour Nietzsche, est, au regard de la vie, une idole. Car le savoir couvre-t-il toute la réalité problématique de l'existence ? Vivre peut-il tomber sous le coup d'un savoir objectif ? Nietzsche n'a pas lu Kierkegaard, mais il pose des questions analogues. La science, si vraie, dans quelle mesure nous apprend-elle à répondre aux questions inopinées et déroutantes de la vie ? La vie est-elle vérité, même ? « Quand tout cela serait vrai, nous ne croyons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine » : Pascal, ennemi profondément admiré de Nietzsche, interroge dans la même voie que Nietzsche. Sans doute parlait-il de la « philosophie naturelle », c'est-à-dire de ce que nous appelons la science. Mais Nietzsche, lui, en une époque qui commence à vouloir calquer toute philosophie sur le modèle du savoir, applique cette critique à toute philosophie qui entend se présenter comme une science, un système qui ne peut résoudre les problèmes de l'existence qu'après les avoir laminés.

Pour Nietzsche, la vie est compliquée, ambiguë. Mais il faut l'aimer, comme telle : « comme une femme aimée dont on doute ». Amour, malgré tout, de la vie, la philosophie de Nietzsche sera, en tout cas, moins un savoir assuré qu'une mise en question des idoles qui

nous font détester la vie. Si la philosophie est « crépuscule des idoles », c'est pour que paraisse la lumière chatoyante de la vie, et non la grisaille résignée de la Sagesse.

Voilà aussi pourquoi l'œuvre de Nietzsche est compliquée, comme la vie. On s'explique ainsi que les « Sages » aient pu, par dégoût de la vie, substituer à la vie et à la pensée nietzschéenne de la vie des idoles simplificatrices, qu'ils aient cru devoir, par mépris de la vie, faire dire à Nietzsche souvent le contraire de ce qu'il a dit. Et il a notamment dit que la vie dépasse les philosophes, les savants, les politiques, les moralistes, les théologiens : en un mot, les « Sages » (26). Rien d'étonnant qu'ils l'aient appelé « irrationaliste », poète sans rigueur, national-socialiste, nihiliste destructeur des valeurs, ou dangereux athée, pour le discréditer ! Chacun a le sien, mais tous sont menteurs.

Cependant, peut-être réussira-t-on quand même à faire entendre sa propre voix et celle de la vie, si l'on parvient à éliminer quelques-uns des écrans qui le masquent. Alors on aura quelques surprises vivifiantes. On verra peut-être que Nietzsche est plus et moins athée qu'on ne le prétend, plus et moins chrétien qu'on ne le croit, voire plus chrétien athée qu'il ne le prétend lui-même. Alors apparaîtra que n'est pas athée qui veut, qu'il y a plus de « chrétiens » qu'on ne le croit, et que le plus chrétien de tous n'est pas celui qu'on pense. On verra enfin que Nietzsche, malgré lui, mais selon la logique de ses textes et de sa pensée, se trouve en compagnie d'un autre crucifié, lui aussi inattendu et intempêtif, qui, comme Nietzsche, voulait faire aimer la vie aux hommes, alors que, dévôts ou athées, pharisiens ou sadducéens, légalistes et malades de rancune, tous se croient obligés de la renier et maudire, ou de la vivre dans la petitesse du refus.

L'œuvre de Nietzsche est complexité et nuance, comme la vie. Mais, comme la vie, elle est plus innocence, naïveté et surprise de l'enfant que pesanteur des certitudes, soumission à la loi et ressentiment d'adulte

(26) Ceux que Kierkegaard appelle les « professeurs ».

pharisien. Si la philosophie de Nietzsche peut aider à faire aimer et vivre la vie avec innocence (27), à ce compte-là, il est sûr que la philosophie vaut en effet une heure de peine — et peut-être un peu plus.

c) contre les simplistes : nuancer

Nietzsche n'aime ni les intellectuels (les « Sages »), ni les idiots, les esprits simplistes (mais ces catégories parfois se confondent) : les premiers, parce que la vie est à la fois plus et moins que ce qu'ils en pensent ; les seconds, parce que la vie est autre que l'image pusillanime qu'ils cherchent à en donner ou que traduisent leurs pratiques. Les uns sortent de la réalité, les autres prennent « leur » vie pour un absolu, la partie pour le tout. De là la phrase magnifique de Nietzsche dans son autobiographie : « Malheur à moi ! Je suis nuance » (28).

Elle résume la conscience et la crainte, même de son vivant, d'être « compris » c'est-à-dire enrégimenté, « canonisé », donc mal compris ou « récupéré ». Nietzsche échappe, parce qu'il veut échapper, sachant que toute prise est méprise, que toute saisie est arrêt, arrestation. Toujours riche en allusions, arrière-pensées, détours, finesses, il veut faire fuir ou réfléchir les esprits simplistes, bornés ou naïfs, qui veulent à tout prix — même au prix de la vie — des convictions, la confirmation de ce qu'ils sont :

« Les convictions sont des prisons. Cela ne voit pas assez loin, ça ne voit pas au-dessous de soi : mais, pour pouvoir avoir droit au chapitre sur la valeur et la non-valeur, il faut qu'on voie au-dessous de soi — derrière soi — cinq cents convic-

(27) Cf. Nietzsche : « L'enfance est innocence et oubli, recommencement, jeu, roue qui tourne d'elle-même, premier mouvement, dire-oui sacré » (APZ, Des trois métamorphoses) ; et Matt. 18 : 3 ; Marc, 10 : 14 ; Luc, 18 : 16-17.

(28) EH, III, CW, § 4. Le mot « nuance » est en français dans le texte allemand. Cette autobiographie s'intitule *Ecce homo* : sous la parodie de la parole de Pilate livrant Jésus à la foule des Juifs (Jean, 19 : 5), il n'est pas impossible que se glisse, plus ou moins consciemment, une identification de Nietzsche à l'« homme » en question.

tions... Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui en veut aussi les moyens, est nécessairement un sceptique. A la force^e appartiennent la liberté à l'égard des convictions de toute espèce, le pouvoir de regarder les choses librement. » (29)

Sceptique, c'est-à-dire libre, méfiant parce que jaloux de son indépendance face à toutes les sourdes menaces de servitude envers les idoles — qui se présentent toujours masquées —, Nietzsche pratique ce qu'il appelle le soupçon (30). Le soupçon s'exerce contre ce que Nietzsche appelle l'Idéal, qui est mensonge ou fuite devant l'inéluctable (31) : la morale, les grands mots et principes creux, les idoles, les convictions superstitieuses, la métaphysique, le christianisme (32)...

Mais tout cela est nuance : et le malheur veut que Nietzsche n'ait trouvé chez les lecteurs (et, il faut bien le dire, la tradition les a fortement aidés) que bêtise simplificatrice. Mais il y a pire : il existe une façon plus subtile de se dérober aux mises en cause de Nietzsche. Elle consiste à accepter, bien sûr (« pour qui me prenez-vous ? pour un philistin ? ») ses critiques contre les idéaux, à condition qu'ils apparaissent chez les autres, où ils crèvent les yeux (quelle poutre !), sans voir ou avouer qu'on perpétue soi-même des idéaux analogues. Le fin du fin est naturellement d'habiller ses propres idéaux d'oripeaux « nietzschéens » (33). Ainsi, il va de soi qu'on n'est plus chrétien : quelle farce ! à partir d'un certain niveau de capacités intellectuelles, on

(29) An, § 54.

(30) Le soupçon de Nietzsche vise à mettre en cause l'Idéal comme masque, surface mensongère : l'Idéal se donne pour autre chose que ce qu'il est en fait. Sous la couverture de l'amour et de la foi, il cache la haine de la vie et la fuite hors de la réalité.

(31) EH, II, § 10 *in fine*.

(32) Tous, y compris les philosophes, sont, dit Nietzsche en s'offrant un joli calembour, des « faiseurs de voiles » : des « *Schleiermacher* » !

(33) Les « nietzschéens » (n'oubliez pas les guillemets) sont la pire engeance de croyants idéalistes. Et pourtant, Nietzsche les avait plusieurs fois avertis : « Défendez-vous contre Zarathoustra ! et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés... (...) Prenez garde d'être écrasés par une statue ! » (APZ, I, de la vertu qui donne, § 3, répété dans EH, Avant-propos, § 4.).

est « naturellement » athée (le contraire est « cré-tin »)..., et l'on s'agenouille incontinent, avec componction, devant quelques nouveaux « évangiles » : Nietzsche — surtout quand on ne l'a pas lu —, ou le « Progrès », la « Révolution », la « Science », la « Technique ». Et malheur à vous si, là devant, vous marquez la moindre tendance au scepticisme ou ne fût-ce qu'à l'humour ! De même, on ne croit plus à la morale — ce en quoi on n'a sans doute pas tout à fait tort, mais sa mise en cause date au moins de quelque vingt siècles ! La morale, dit-on, c'est bon pour ceux qui ne peuvent pas ou qui ne peuvent plus. Mais... on ne laisse pas de s'indigner des attaques contre l'« Occident chrétien », ou la « Démocratie », ou le « Socialisme », de traiter de « criminelles » les atteintes aux droits de telle ou telle classe, de tel ou tel peuple. On n'a sans doute pas toujours tort, mais peut-on le faire sans croire à la (ou une) morale ? Et Nietzsche, invoqué là-dessus sans arrêt, n'a-t-il pas disparu, lui qui criait :

« Si nous ne faisons pas de la mort de Dieu un grand renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-mêmes, nous aurons à payer cher cette perte ! » (34)

Il voulait dire : qui tue les dieux (ou Dieu, ou les idoles) doit savoir qu'il lui faudra du courage pour affronter cette vie sans la sécurité qu'il se donne fallacieusement par eux, qu'il lui faudra renoncer à l'espoir, aux solutions, être fort pour ne pas être toujours tenté d'en recréer pour se rassurer, au prix de sa liberté, donc ne doit pas oublier que les idoles ne font jamais que changer de forme, car elles sont immortelles. Si « Dieu » est « mort », d'autres idéaux, qui ne valent pas plus cher que ce qu'on a fait de Dieu, prendront sa place.

« Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde : tel est mon "mauvais œil" sur ce monde,

(34) GS, 12 (229), édition allemande KGW, V, 2, 12 (9).

et aussi ma "méchante oreille"... Là aussi, questionner à coups de marteau et, qui sait ? entendre comme réponse ce fameux "son creux" qui évoque des entrailles pleines de vent — quel délice pour qui, derrière les oreilles, a d'autres oreilles encore, pour moi vieux psychologue et attrapeur de rats, qui sais contraindre à parler haut ce qui justement voudrait rester coi (35). (...) Quant aux idoles qu'il s'agit d'ausculter, ce ne sont pas en l'occurrence des idoles du moment, mais des idoles éternelles, que l'on touche ici du marteau comme avec un diapason — il n'est pas d'idoles plus anciennes, plus convaincues, plus boursouflées... Pas non plus de plus creuses. Ce qui ne les empêche pas d'être les plus crues. Aussi, surtout dans le cas de la plus distinguée d'entre elles, ne les appelle-t-on nullement des idoles. » (36)

L'idée fondamentale de Nietzsche est en effet que tous les hommes, malades, c'est-à-dire infantiles, ont besoin de croire, devant un monde inquiétant, et n'ont de cesse qu'ils n'aient trouvé quelque Idéal qui, substitué à la réalité de ce monde, leur donne une sécurité et un but, auxquels ils croiront plus fanatiquement qu'à la réalité elle-même, un peu comme des prisonniers qui, mis inopinément devant la liberté, prennent peur et préfèrent l'emprisonnement sécurisant, si oppressif et aliénant qu'il soit, à la déroutante énigme de la vie libre (37). C'est pour avoir rappelé cela, à la suite de Platon

(35) Cf. Psaume 115, v. 4-8.

(36) CId, Préface.

(37) Il y a un très beau texte de Nietzsche (VO, § 84), évoquant la parabole des vigneron, où les hommes sont présentés comme des prisonniers de Dieu. Un beau matin, on annonce la mort de ce Dieu geôlier, au moment où l'un des prisonniers, subitement, se déclarant le fils du geôlier, promettait le salut à ceux qui reconnaîtraient sa filiation. Ce texte annonce le thème de la mort de Dieu, plus amplement développé dans GS, § 125. Il dénonce aussi l'image d'un Dieu « dur et d'esprit rancunier » (allusion à la parabole des talents, Matt., 25 : 24) et met en question l'idée d'un pardon des péchés (problématiques) qui serait soumis à la nécessité de croire (salut par la foi) : pourquoi croire que le fils de l'Homme est fils du Père ? Ou c'est un imposteur, ou il a le pouvoir d'intercéder — et pourquoi ne le fait-il pas sans exiger la « foi » en lui ? N'est-ce pas qu'il est un prisonnier comme les autres ?

et du préambule du Décalogue, que Nietzsche a été régulièrement mal compris : tantôt vilipendé, tantôt sanctifié (38). Lui aussi, inquiétant, énigmatique et demandant plus une écoute que l'acceptation d'un dogme, est devenu dogme, idéal, idole. C'est une bien commode façon de l'esquiver, lui le destructeur des idoles, et d'éviter de se mettre en cause dans ses propres idéaux !

Il court donc sur Nietzsche des bruits très tenaces, nés en grande partie de la peur ou de la bêtise, bruits qui astreignent tout interprète de Nietzsche à nuancer et à rétablir la vérité destructrice et questionnante des textes. La force d'un texte se mesure, on l'a dit, à la puissance de négation qu'il recèle (39), à la résistance qu'il peut opposer à son assimilation identifiante ; et mal lire, c'est refuser cette différence, préférer cette digestion rapide qui rend le texte trop pareil. Un grand texte est meurtrier pour les idoles que nous mettons à sa place, et l'homme ne pardonne jamais au meurtrier de ses idoles : il y tient, par la faiblesse qui nécessite en lui l'idolâtrie. L'idolâtre n'a que le recours de « tuer » le meurtrier de ses idoles : il le crucifie, le calomnie, le met sous le boisseau ou, de nouveau, inlassablement, le réduit à ses propres dimensions : il le « récupère ».

Aider à lire Nietzsche — comme tout grand texte — c'est donc toujours commencer par tenter de le réhabiliter, de rétablir une vérité complexe, contre les falsifications dont elle a été l'objet. Tenter, peut-être pour rien : mais, écrit Nietzsche, « tout ce qui est décisif

(38) « Je ne suis pas un être humain, je suis de la dynamite. Et, avec tout cela, il n'y a rien en moi du fondateur de religion. Les religions sont affaire de populace et, après avoir été au contact d'hommes de religion, j'éprouve le besoin de me laver les mains... » (encore une allusion à Pilate ?). « Je ne veux pas de "croyants", je crois que j'ai trop de malignité pour "croire" moi-même en moi, et je ne m'adresse jamais aux masses... J'ai une peur panique que l'on n'aille un jour me canoniser : on comprendra pourquoi je prends les devants en publiant ce livre : il doit empêcher que l'on n'en prenne trop à son aise avec moi... Je ne veux pas être un saint, je préférerais encore être un guignol... Peut-être suis-je un guignol... Et malgré tout, ou plutôt pas malgré tout — car il n'y a eu jusqu'ici rien de plus menteur que les saints — c'est la vérité qui parle par ma bouche. Mais ma vérité est terrible, car jusqu'à présent, c'est le mensonge que l'on a baptisé vérité » (EH, IV, § 1).

(39) Cf. Bollack et Wismann, *Héraclite ou la séparation*.

résulte d'un "quand même" » (40). Il faut donc, malgré la tendance irrésistible à le falsifier, avoir quand même le courage, voire la « crânerie » de tenter de faire écouter Nietzsche, tel quel, à cela qui, en nous, ne veut pas avoir d'oreilles pour l'entendre. Nietzsche est nuance : on n'est jamais à l'abri quand il parle ; il nous prend toujours à revers.

(40) EH, III, APZ, § 1 : on pourrait presque traduire : « d'une attitude de crânerie, de défi ». C'est l'attitude de quelqu'un qui nargue, brave, tient tête à l'impossible et se rebiffe contre le poids de la bêtise, de la servilité et de la démission des hommes devant leurs idoles.

I.

NIETZSCHE DANS LE TEXTE : CRÉPUSCULE DES CLICHÉS

« Dans ces conditions, il est pour moi un devoir, c'est celui de dire : "Écoutez-moi ! car je suis tel et tel. Mais surtout n'allez pas faire de confusions sur moi !" »

NIETZSCHE (1)

A. Nietzsche « fou » ?

Le premier préjugé tient à la vulgarité des grosses pattes (2) et à la malhonnêteté. Il exploite le fait que Nietzsche, probablement atteint de paralysie générale, a sombré, en janvier 1889, à 44 ans, dans la démence, c'est-à-dire dans l'aliénation mentale quasi-totale et définitive. Les bonnes âmes, d'abord, s'en apitoient, mais

(1) EH, Avant-Propos. Voir en appendice, p. 257 une brève biographie de Nietzsche.

(2) « La raide balourdise des attitudes de l'esprit, la main *gourde*, c'est si allemand qu'on le confond à l'étranger avec l'essence de la germanité. L'Allemand n'a aucun doigté pour les *nuances*. » (CId, Ce qui manque aux Allemands, § 7). Nietzsche stigmatise dans GM, III, § 22, « l'indiscrétion de la gueule et de la patte avec Dieu chez les chrétiens ». Pas seulement avec Dieu...

ne tardent pas à déclarer que « ça devait finir comme ça ». Sous-entendu : « c'est la conséquence de sa philosophie ou une punition du ciel : les athées blasphémateurs et les immoralistes, comme Don Juan, finissent en enfer — et, d'ailleurs, tous les philosophes sont fous ; ils ont la tête plus ou moins fêlée ». Mais d'abord, qu'en savent ces bonnes gens, qui n'hésitent pas à invoquer la « charité chrétienne » et à se dire ...« cartésiens » (3) ? En tout cas, Nietzsche, quant à lui, leur rétorquerait qu'à tout prendre il est mieux loti dans son enfer que s'il était relégué dans leur « ciel » :

« A-t-on remarqué qu'au Ciel il manque tous les hommes intéressants ? » (4)

Avouons-le : on n'imagine guère au ciel des gens comme Shakespeare, Goethe ou Beethoven, car ils n'ont guère obéi aux lois dont l'observance permet, paraît-il, d'y entrer. Ou alors, il faut admettre qu'il n'y a ni ciel ni enfer et qu'ils sont une invention des croyants : « l'enfer est vide et tous les démons sont ici-bas » (Shakespeare). Incapables de supporter cet ici-bas que leur faiblesse juge infernale, les croyants ont imaginé que la sainteté est ailleurs, dans un ciel vide, aux attraites bien insipides. Nietzsche n'est pas loin de penser, comme le Satan de Milton, que, dans ces conditions « mieux vaut régner en enfer que servir au ciel » !

« On stigmatise des noms les plus insultants les grands *virtuoses* de la vie (dont la maîtrise de soi offre le contraste le plus accusé avec le vicieux et le "débauché"). Maintenant encore, on se croit obligé de désapprouver un César Borgia : il y a vraiment de quoi rire. L'Église a excommunié des empereurs allemands en raison de leurs vices : comme si un moine ou un prêtre pouvait se mêler

(3) On m'a pris un jour à témoin dans une discussion de bistrot : « On se dit cartésien, mais en fait, Monsieur, ça veut peut-être dire « ehm... ». Je n'ai pu qu'acquiescer à cette vérité *in vino*, si injuste qu'elle fût pour le regretté Descartes.

(4) KGW, VIII, 2, 11 (153).

de dire son mot sur ce qu'un Frédéric II a le droit d'exiger de soi-même. Un Don Juan est dépêché en enfer : c'est bien naïf. A-t-on remarqué qu'au ciel il manque tous les hommes intéressants ?... Simple indication donnée aux minettes, pour qu'elles sachent où trouver le mieux leur salut... A réfléchir avec un peu de conséquence, et en plus quelque pénétration, à ce qu'est un "grand homme", il n'y a aucun doute que l'Église envoie en enfer tous les "grands hommes" — elle combat contre toute "grandeur" de l'homme. » (5)

Mais il ne suffit pas aux bons apôtres de rejeter Nietzsche au nom d'une morale qui ne se distingue pas par une exceptionnelle largeur de vue dans la représentation de ce qui est « bon ». La charité n'étant pas leur fort (6), les voilà qui continuent : « De toute façon, ça se préparait ». Du coup, c'est toute l'œuvre de Nietzsche qui passe pour l'œuvre d'un « fou », alors que Nietzsche dément a justement cessé d'écrire : un dément au sens propre ne saurait écrire ni parler. Mais, selon ces très respectables représentants de la « santé », il faut que l'œuvre entière passe pour délirante et que la fin tragique discrédite rétrospectivement l'ensemble des écrits. Nietzsche, qui est « facile à lire, mais difficile à comprendre » (7), s'entend taxer d'incohérence, de contradictions, il n'est plus qu'un « fumiste ».

« Nietzsche, voyons, ce n'est pas sérieux ! » Mais faut-il être sérieux, au sens ici sous-entendu, et qu'est-ce qu'être vraiment sérieux ? Pour ces profonds penseurs, la philosophie doit (ou devrait, c'est l'idée qu'ils s'en font) être « sérieuse » : systématique, simple comme bonjour, sans surprise. Traduisez : à leur image et à celle de leurs opinions bien arrêtées, tellement arrêtées que leur cœur ne bat plus du tout. Or, pour Nietzsche, la vie, elle, n'est pas un personnage « sérieux », mais

(5) KGW, VIII, 2, 11 (153) = WzM, § 871.

(6) « Comme c'est évangélique ! », disait Nietzsche de certaines affirmations chrétiennes (An, § 45).

(7) L'expression est du grand commentateur américain de Nietzsche Walter A. Kaufmann.

un être plein d'humour, rieur et cruel, qui se joue de nos prévisions, ordres et explications « claires ». « La vie n'est pas une mijaurée », dit Th. Mann en s'inspirant de Nietzsche. Dans ces conditions, n'admettre sur la vie que des considérations sérieuses, c'est se prendre au sérieux (ce qui est comique !), c'est « se moquer » de la vie, c'est-à-dire refuser de la prendre, elle, vraiment au sérieux. Car prendre la vie au sérieux, en philosophe, c'est accepter qu'elle se rie de nous, rire de nous avec elle, et moquer nos catégories sérieuses, qui l'empêchent et l'amputent. Ainsi, condamner Nietzsche, philosophe de la vie, parce qu'il préférerait « être un guignol plutôt qu'un saint », étant donné que « les saints sont toujours menteurs » (8), c'est préférer l'ennui mortel, ne pas aimer la vie, aimer mieux sa propre tête vide, mais lourde, que la plénitude légère et cruellement désinvolte de la vie. Si la vie est un problème grave, c'est justement parce qu'elle n'est pas sérieuse, qu'elle se moque de nous — ce qui n'est pas toujours drôle !

Or, est-ce être « fou » que d'aimer la vie et de la prendre au sérieux en riant, parce qu'elle a de l'humour et bien qu'elle soit cruelle ? (9) Est-ce être fou que d'être non-systématique et compliqué, nuancé, parce que la vie est énigme, rupture, nouveauté inattendue, masquée et même incohérence ? Passe encore qu'on n'ait point assez de cœur et de délicatesse pour respecter le tragique de la maladie et de l'infirmité : mais qu'on s'érige en juge de ce que doivent être la vie et la philosophie sérieuses, avec des toises de nabot, ce n'est plus qu'intolérable présomption pharisienne et mensonge effronté. Mais c'est aussi refuser l'autre, la découverte, l'inopiné, c'est refuser la vie : être « sérieux » de cette façon, c'est tuer parce qu'on est déjà mort soi-même.

« La réalité, c'est qu'ici la morgue délibérée des élus singe l'humilité. Une fois pour toutes, on

(8) EH, IV, § 1. Cf. APZ, II, Le chant de la danse : « Je ne suis », dit la Vie, « que changeante, farouche, femme en toutes choses, mais non pas une femme vertueuse ».

(9) Comme Dieu dans Jonas 4 : 1 à 5 : Dieu se paie la tête de la logique et du sérieux moral de Jonas.

(à savoir la « communauté », les « bons et les justes ») s'est rangé d'un côté, celui de la « vérité » — et on a rangé le reste, le « monde », de l'autre... Voilà bien la plus fatale espèce de folie des grandeurs qui soit jamais apparue sur terre : de petits avortons de cagots et de menteurs se sont mis à accaparer les notions de « Dieu », « vérité », « lumière », « esprit », « amour », « sagesse », « vie », pratiquement comme synonymes d'eux-mêmes, afin de tracer une frontière entre eux et le monde (...). Mûrs pour toutes les maisons de fous, (ils) ont retourné les valeurs en fonction d'eux-mêmes, comme si le chrétien était le sens, le sel, la mesure, et le jugement dernier de tout le reste. » (10)

Aussi bien, que trahit en ce cas l'accusation de « folie » ? Chez ceux qui la portent, elle cache mal la volonté de refuser, par la calomnie, ce que Nietzsche pourrait dire de vrai, ou en tout cas d'inquiétant, de démystificateur : elle est justement le masque de ce qu'on veut à tout prix tenir caché, et que Nietzsche, précisément, veut dévoiler. Dire de Nietzsche qu'il a été « fou » toute sa vie, que son œuvre est l'œuvre d'un fou, c'est craindre et refuser qu'il n'aille révéler ce qu'est au fond la prétendue normalité : peur de la vie. Et cette peur, comme toutes les peurs, est refus ou incapacité de se surmonter : elle craint de laisser voir qu'on est borné, « sage », « saint », morose. Or, s'il est vrai que Nietzsche, de 1889 à 1900, est demeuré enfoncé dans l'abîme de la démence — incapable de parler, d'écrire et sans doute de penser — qu'est-ce qui empêche de suggérer que sa prétendue « folie » antérieure, elle, nullement prouvée d'ailleurs, est tout simplement la « folie » qui veut « confondre les sages » (11), « tourner leur science en folie » (12), —

(10) An, § 44.

(11) I Cor. 1 : 20

(12) Esaïe 44 : 25

une folie « plus sage que les hommes » (13), c'est-à-dire en l'occurrence que les chrétiens de la tradition ?

Nietzsche, dans son œuvre (14), n'est pas aussi « fou » qu'on veut à tout prix le faire croire — encore moins « dément », insane et muet : il PARLE. Et justement, quel oligophrène, quel détraqué, quelle tête fêlée pourrait écrire ainsi ? Car il y a mensonge, forfaiture et presque goujaterie, mais aussi ineptie et profonde ignorance à croire qu'un « fou » pourrait jamais écrire une langue aussi maîtrisée, précise, somptueusement belle, incisive et souplement nuancée. Quel style ! Sans parler des autres modèles qu'il prétend égaler (Thucydide, Tacite, Salluste, Goethe, Stendhal et les moralistes français, y compris Pascal), Nietzsche a pu se permettre d'imiter le style des plus grands Prophètes de la Bible sans paraître falot ou ridicule en comparaison. Qui peut en dire autant ? Même les ennemis les plus acharnés de Nietzsche sont contraints de reconnaître qu'il se place, par son style, au niveau des plus grands — mais pour ajouter aussitôt, venimeux, que c'est la seule chose qui le « sauve », le fond étant absurde ! En fait, il est rare que le grand style n'accompagne pas la rigueur et la profondeur de la pensée, et, à ces deux points de vue, les pieux défenseurs des valeurs sacrées ne nous ont pas souvent gâtés. Parlant de son œuvre, inconnue de son vivant, le solitaire et fier Nietzsche, réduit par la maladie à fréquenter meublés et pensions de famille pour professeurs en retraite et vieilles Anglaises, éprouvait le besoin de se conforter tant bien que mal par quelques fanfaronnades polémiques, dont celle-ci :

« Je me flatte d'avoir, dans ce *Zarathoustra*, porté la langue allemande à son point de perfection. Après Luther et Goethe, il restait un troisième pas à faire. » (15)

C'était une rodomontade, peut-être, mais une

(13) I Cor. 1 : 25

(14) C'est l'œuvre surtout qui compte : le reste importe peu et ne nous regarde pas.

(15) Lettre à Rohde, 22 février 1884. Chacun a les faiblesses qu'il peut !

vérité ! Et si le grand style, le grand art et la rectitude de la pensée sont à ce prix, qui ne se prendrait, parfois, à envier une telle « folie » ?

Alors, pourquoi en fait-on reproche à Nietzsche ? On l'accepte bien pour Hölderlin, Schumann, Van Gogh et quelques autres, qui ont fini dans la démence, ainsi que pour quelques-uns encore qu'on dit gentiment « fous » parce qu'ils étaient au-dessus de notre format. La raison en est, sans doute, que Nietzsche, lui, (16) attaque de front les préjugés que le mutisme apparent des autres nous semble mieux préserver ou dont nous ne nous apercevons pas encore qu'ils sont mis en cause par eux. Et puis, n'est-ce pas le moyen le plus commode d'exprimer indirectement sa jalousie devant la grandeur et la « classe » dont on est soi-même incapable ? Les novateurs, artistes ou non, ont presque toujours été, dans l'histoire, calomniés et condamnés par de « petits avortons de cagots », qui osaient se prendre pour des juges : Galilée, Molière, Flaubert, Baudelaire... La liste est longue depuis 399 av. J.C. ou 33 ap. J.C. — mais elle serait à dresser. Les syllabus de tout acabit, catalogues de ce qu'il ne faut pas penser, selon la tradition et les autorités en place, constituent *a contrario* de précieux recueils des pensées neuves. Avant de « récupérer » une pensée à son profit pour la réduire à sa mesure, le faible (qui l'est aussi d'esprit) commence toujours par calomnier le fort :

« (Ici) la notion de “bon” n'est *pas* la même ; qu'on se demande plutôt *qui* est effectivement le “méchant” au sens de la morale du ressentiment. Voici la réponse, en toute rigueur : c'est justement le “bon” de l'autre morale, c'est le noble, le puissant, le dominateur, mais colorié, interprété et vu dans le sens inverse par le regard venimeux du ressentiment. » (17)

(16) Ajoutons Swift : on continue à publier ses œuvres « épurées »... Qui a lu *Gulliver* en entier ? « Un fou, le Doyen : à preuve sa scatologie ! Les bons pasteurs se perdent » !

(17) GM, I, § 11.

Caïphe, incapable d'innover, commence par dire non au nouveau en le déclarant mauvais :

« La révolte des esclaves dans la morale commence dès que le *ressentiment* lui-même devient créateur et engendre des valeurs : le ressentiment d'êtres ainsi faits que la vraie réaction, celle de l'action, leur est interdite, et qui ne se tiennent pour dédommagés que par une vengeance imaginaire. Tandis que toute morale noble naît d'un dire-oui triomphal à soi-même, la morale des esclaves oppose d'emblée un "non" à ce qui lui est "extérieur", à son "autre", à son "non-moi" : c'est *ce non-là* qui est son acte créateur. Ce renversement du coup d'œil qui pose des valeurs — cette orientation *nécessaire* vers le dehors au lieu de se retourner vers soi-même — est le propre du ressentiment : la morale des esclaves a toujours d'abord besoin, pour prendre naissance, d'un contre-monde, d'un monde extérieur : il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimuli extérieurs pour agir, son action est foncièrement réaction. » (18)

C'est un bon critère : le faible redoute ce qui dans la vie et dans toute nouveauté risque de le dérouter. Il ne dit jamais *oui* à quelque chose. Il est *d'abord contre* : il ne dit *oui* que *pour* dire non. Il n'est donc pas partisan du « libéralisme » : il est *anti-communiste* ; il n'est pas « communiste », il est *anti-américain* ; il n'est pas *pour* la morale ; il lutte *contre* l'« immoralité » ; pas *pour* la vie, mais *contre* l'avortement (19)... Il ne dit oui que par refus :

« Voyez les "bons et les justes" ! Qui haïssent-ils le plus ? Celui qui brise leurs tables de valeurs,

(18) GM, I, § 10.

(19) La preuve qu'il n'est pas pour la vie, c'est que souvent il est *en même temps* partisan de la peine de mort — pourquoi ? Parce qu'il commence par *dire non* au « crime », qu'il veut venger, et non éviter.

celui qui brise, marche sur leurs brisées : — or, c'est celui-là le créateur. » (20)

Ainsi, toute méconnaissance de Nietzsche révèle son homme : mais ce n'est rien à côté de ce qu'elle recouvre souvent, la rancune calomniatrice qui parle de Nietzsche comme d'un « fou ». L'ignorance sur Nietzsche a presque toujours des raisons, mais elles ne sont jamais des réfutations. Car la réfutation, « le coup d'œil de supériorité », s'ils naissent d'une affirmation première de soi-même, peuvent être agressifs : mais ils n'atteignent jamais le degré de cruauté exercée contre Nietzsche par les faibles qui se débattent contre la vérité qu'il leur jette au visage. La lutte contre Nietzsche doit être ouverte : si ferme qu'elle puisse être, elle restera, comme il le dit, « bien loin derrière la falsification violente avec laquelle la haine rentrée et la rancune des impuissants vont traiter — bien entendu en effigie — leur adversaire. » (21) Et Nietzsche de s'exclamer : « Impudente racaille ! » (22) C'est, dira-t-on, bien violent et tout aussi peu charitable. Mais Nietzsche invoque-t-il la charité, lui, pour couvrir d'un manteau de dignité ses indignations et même ses indignités ? En tout cas, ses précautions contre cette suffisance hypocritement venimeuse de l'homme qui se dit « bon », du « chrétien », restent bien loin derrière celles, tellement plus violentes, d'autres gens qui, avant lui, s'en prenaient aux « croyants » : les Prophètes et Jésus (23). Est-ce à dire, pour autant, qu'il faille les traiter de « fous » et les réfuter par des calomnies ? (24)

Reconnaissons donc à Nietzsche au moins sa grandeur — qui dépasse l'aune commune, que ce soit du

(20) APZ, Prologue, § 9. Nietzsche joue sur la parenté des mots *Brecher*, (casseur), *Zerbrecher* (transgresseur, contestataire) et évoque le mot *Verbrecher* (criminel). Bien sûr, il pense à Moïse (Ex. 32 : 19) : illustre « casseur » inaugurant une longue série dans la Bible. Moïse commence sa carrière par un assassinat (Ex. 2 : 12).

(21) GM, I, § 10.

(22) An, § 45.

(23) Se référer, si l'on ose, à Esaïe, de 56 : 9 à 57 : 13, ou à Osée (passim).

(24) Ça s'est vu et ça se fait encore.

côté de la maladie, du génie ou du démoniaque —, laissant les derniers mots à Thomas Mann : dans son admirable essai sur Dostoïevski, c'est surtout de son « semblable » Nietzsche qu'il parle : « Quand on parle de maladie, il s'agit avant tout de savoir *qui* est malade, qui est dément, qui est épileptique ou paralytique : un imbécile moyen, chez qui le mal n'a évidemment rien à voir avec la vie de l'esprit, la culture, ou bien un Nietzsche, un Dostoïevski. Dans leur cas, le résultat de la maladie est plus important, plus profitable à la vie et à son évolution que n'importe quel état garanti normal par la médecine. La vérité est que, sans le morbide, la vie n'aurait pu s'en tirer, et il n'y a rien de plus stupide que l'affirmation selon laquelle "le morbide ne peut donner que du morbide". La vie n'est pas une pimbêche et, on peut le dire, la maladie créatrice, celle qui dispense le génie, qui prend de haut les obstacles, qui bondit de rocher en rocher dans une audacieuse ivresse, lui est cent fois plus chère que la santé qui se traîne. La vie ne fait pas de manières, et ce n'est pas son genre de faire quelque distinction que ce soit entre la santé et la maladie. » (25)

B. Nietzsche « précurseur du nazisme » ?

Voilà la légende peut-être la plus profondément pernicieuse et la plus tenace. « Dans l'histoire de l'intelligence », écrit Camus, « exception faite pour Marx, l'aventure de Nietzsche n'a pas d'équivalent ; nous n'aurons jamais fini de réparer l'injustice qui lui a été faite. On connaît sans doute des philosophies qui ont été traduites, et trahies, dans l'histoire. Mais, jusqu'à Nietzsche et le national-socialisme, il était sans exemple qu'une pensée tout entière éclairée par la noblesse et les déchirements d'une âme exceptionnelle ait été illustrée aux yeux du monde par une parade de mensonges, et par l'affreux entassement des cadavres concentrationnai-

(25) Thomas Mann, *Dostojewski — mit Maszen*, Ges. Werke, IX, p. 666. Cf. le recueil français, *Noblesse de l'esprit*.

res. La prédication de la surhumanité aboutissant à la fabrication méthodique des sous-hommes, voilà le fait qui doit être dénoncé sans doute, mais qui demande aussi à être interprété » (26). Cette légende, par laquelle on veut confondre ou faire confondre Nietzsche avec la canaille raciste, antisémite, pangermaniste, avec l'apologie de la force brutale et l'impérialisme collectif et individuel — sous le prétexte de l'expression de « volonté de puissance », toujours mal comprise — est un attentat frauduleux.

D'où vient cette méprise tragique — répugnante aussi parce qu'elle concerne un solitaire, un dément, puis un mort ?

D'abord de l'histoire : une histoire lamentable. Le malheur a voulu que Nietzsche ait une sœur, Élisabeth, aussi ignare et épaisse (27) que lui-même était fin, cultivé, subtil. Le malheur a voulu encore que ladite sœur épouse, du vivant de Nietzsche, un certain Förster, pangermaniste et antisémite militant, et qu'elle ait partagé son idéologie — Nietzsche méprisait et détestait l'un et l'autre. Le malheur a voulu, enfin, que Nietzsche perde l'esprit en 1889, qu'il meure en 1900 et que sa sœur, veuve assez tôt, mais toujours aussi bête et durablement infectée par les idées de son mari défunt, survive à son frère jusqu'en 1934. La longévité d'une pareille créature prouve déjà qu'il n'y a pas de justice. Mais surtout, quand on sait ce qui couvait entre 1920 et 1933 en Allemagne, quelle misère ! Élisabeth était la femme qu'il fallait pour préparer et symboliser l'idéologie de cette époque. Pour se faire valoir (elle ne valait pas grand-chose), pour gagner de l'argent (sous prétexte de piété fraternelle mal comprise), Élisabeth s'est mis en tête de faire publier les écrits posthumes de Nietzsche, en se faisant aider (seule, elle en était incapable !) par des érudits à sa solde (28). Or, comme l'œuvre réelle de

(26) Camus, *L'homme révolté*, II, L'affirmation absolue, Nietzsche et le nihilisme, Paris, 1951, p. 100.

(27) Sauf pour l'argent : la publication (malhonnêtement orientée) des œuvres de son frère lui a rapporté une fortune : de quoi vivre à ne rien faire (sauf des thés mondains) pendant plus de quarante ans. Revanche du pouvoir féminin ? Car qui, en l'occurrence, a été réprimé et exploité ?

(28) Pour les contraindre à un travail qu'ils ne pouvaient s'empêcher de

Nietzsche (ouvrages terminés, brouillons, correspondance, carnets) ne correspondait pas du tout aux « idées » d'Élisabeth, ni à l'image qu'elle s'en faisait, elle en a fait donner des éditions falsifiées, censurées, afin de les rendre conformes, tant bien que mal, à sa propre idéologie pangermaniste-raciste, censurant tout ce qui pouvait contredire la fausse image qu'elle voulait donner de la pensée de « son Fritz » et, surtout, ce que Nietzsche avait pu écrire pour démentir par avance l'autorité de sa sœur sur son œuvre. Quant aux œuvres déjà parues, qu'elle a fait rééditer lorsque Nietzsche est devenu célèbre, rien de plus simple : pour prévenir les « malentendus », elle a donné l'interprétation de « la sœur même du philosophe », s'est arrogé une compétence et une autorité usurpées, dans un énorme pavé en deux volumes sur la vie et la pensée de son frère. Que pouvait dire le *de cujus* ? Désormais, seuls ses écrits pouvaient prendre sa défense : mais, outre qu'on en avait présenté des versions apocryphes ou des interprétations « authentiques », prises à la source familiale, cette œuvre (ou ce qui en restait) si riche, secrète, difficile, était par excellence exposée au malentendu, à l'offensive des esprits obtus, à la déformation partisane, à la calomnie de ceux qu'elle mettait passionnément en cause, à la malhonnêteté. Élisabeth était stupide, sans doute : mais elle a vite trouvé chez les nazis une assistance zélée. D'avance récusés par Nietzsche ou assez tortus ou idiots pour trouver partout la confirmation de leur idéologie, ils ont fait de Nietzsche... un précurseur du nazisme. Et voilà pourquoi votre... frère est muet !

Pourtant, Nietzsche, en butte, durant toute sa vie d'adulte et de philosophe (sa mère et sa sœur l'auraient souhaité pasteur, comme père et grand-père), à l'encombrante affection fort peu compréhensive de sa sœur, l'avait désavouée déjà de son vivant, et lui déniait par avance toute compétence pour une éventuelle publica-

trouver partial et que, seule, elle ne pouvait mener à bien, elle les faisait « chanter » en les menaçant de publier certaines « vacheries » inédites de Nietzsche sur leur compte !

tion de ses écrits et une interprétation de son œuvre. Il ne se trompait pas sur le mal qu'elle pouvait lui faire. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple (entre mille) des procédés inspirés à Élisabeth par la piété fraternelle, voici quelques passages authentiques de désaveu destinés par Nietzsche à son livre *Ecce homo* et que sa sœur s'est empressée de remplacer dans l'édition des œuvres complètes par un autre texte plus neutre (29) :

« Dans mes veines, pas une goutte de sang mauvais, et surtout pas de sang allemand. Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur, — me croire une “parenté” avec cette *canaille* serait blasphémer ma nature divine. La manière dont, jusqu'à l'instant présent, ma mère et ma sœur me traitent, m'inspire une indicible horreur : c'est une véritable machine infernale qui est à l'œuvre, et cherche avec une infaillible sûreté le moment où l'on peut me blesser le plus cruellement — dans mes plus hauts moments... car aucune force ne permet alors de se défendre contre cette venimeuse vermine... La proximité physiologique rend possible une telle *dis-harmonia praestabilita* (30)... Mais j'avoue que mon objection la plus profonde contre le “retour éternel”, ma pensée proprement “*abysmale*”, c'est toujours ma mère et ma sœur. » (31)

(29) Autre exemple : dans l'édition de la correspondance de Nietzsche, Élisabeth se faisait passer pour la destinataire de certaines lettres, plus affectueuses que celles qu'il lui adressait à elle !

(30) Désharmonie préétablie.

(31) EH, I, § 3. trad. Hémery, Gallimard. Seule la toute récente édition complète a enfin publié ce texte (KGW, trad. Gallimard), que Nietzsche a repris d'une lettre antérieure, où il écrit à sa mère

(Nice, février 1884)

« Le plus bête, c'est qu'une lettre infiniment absurde de ma sœur m'oblige à sortir de la réserve excessive dans laquelle je suis resté à son égard pour la ménager... Soit dit en passant, ma sœur est un oiseau de malheur : c'est maintenant la sixième fois en deux ans qu'elle est venue semer le trouble dans mes sentiments de félicité les plus sublimes, des sentiments comme il y en eut rarement sur terre, avec une lettre aux méprisables relents de *trop* humain... A Rome et à Naumburg aussi j'étais toujours étonné de constater qu'elle disait rarement quelque chose qui ne me hérissait point...

Rien donc n'autorisait Elisabeth Förster-Nietzsche à s'instituer éditrice des œuvres de son frère. Mais il faut aussi montrer que, si Nietzsche la reniait pour sa bêtise et sa méchanceté (il l'appelait « *die Gans* » : l'oie, nous dirions la « dinde », la « bêtasse », ou encore il la surnommait « Lama » : l'animal qui vous crache à la figure), son œuvre refusait énergiquement les « idées » qu'elle prônait avec son mari et qu'ensuite elle lui a prêtées ou laissées prêter. Il y a sans doute prescription pour le crime de contrefaçon et de forfaiture qui consiste à abuser de l'incapacité d'un dément ou du silence d'un mort : encore faut-il, pour le dénoncer, montrer en quoi les textes de Nietzsche réfutent ces interprétations apocryphes.

Après chaque lettre, j'ai été choqué par la manière basement calomniatrice dont ma sœur parle de Mademoiselle Salomé... A vrai dire, pour une lettre comme celle-ci, ma sœur mériterait de plein droit une paire de claques.

(...) Des personnes telles que ma sœur ne peuvent manquer d'être des adversaires irréconciliables de ma façon de penser et de ma philosophie. Voilà qui est dans la nature éternelle des choses.

Cela fait maintenant des années que je me défends contre ma sœur comme un animal torturé à mort, et que je fuis ; je l'ai adjurée de me laisser en paix, et elle n'a pas cessé un instant de me martyriser. »

(Nice, printemps 1884)

(...) « Je ne sais pas ce qui est le pire, si c'est la sottise incommensurable et effrontée de ma sœur, qui se mêle de m'éclairer, moi qui connais les hommes et qui sonde les cœurs, sur deux êtres que j'ai eu le loisir et de désir d'étudier de près : ou le manque de tact impudent avec lequel elle n'a cessé de salir devant moi des personnes avec qui j'ai au moins en commun une partie importante de mon évolution spirituelle et qui, dans cette mesure, me sont cent fois plus proches que cette créature vindicative et sottise. Mon dégoût d'être apparenté à une créature aussi lamentable. D'où tient-elle cette brutalité répugnante — d'où cette manière retorse de décocher des flèches empoisonnées ?... cette dinde a poussé la sottise jusqu'à me reprocher de la jalousie à l'égard de Rée... »

(Lettres ou brouillons tirés de Nietzsche, *Rée, Salomé. Correspondance*, trad. Ole Hansen-Løve et Jean Lacoste, Paris, PUF, 1979, p. 296-297). Il vient de paraître un livre qui présente enfin le « lama » sous son vrai jour, — si l'on peut dire cela pour quelqu'un qui a laissé faire « *Nacht und Nebel* » : Nietzsche et sa sœur Elisabeth, par H.-F. Peters. Révulsif, mais passionnant.

1) Idolâtrie et respect de la puissance politique allemande en place ?

Voyons quelques textes :

« Je n'accorderais pas au jeune Empereur d'Allemagne l'honneur d'être mon cocher. » (32)

« Guerre à mort à la maison des Hohenzollern ! Je veux en finir avec ces idiots criminels qui, pendant plus d'un siècle, ont eu le verbe haut, trop haut (...). Leur instrument, le prince Bismarck, l'idiot par excellence parmi tous les hommes d'État. » (33)

Faut-il se demander ce que Nietzsche aurait écrit en 1933 ou 1942 ?

« Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner ? D'être *condescendu* jusqu'aux Allemands — d'être devenu « Allemand du Reich »... Aussi loin que porte (*reicht*) l'Allemagne, elle *corrompt* la culture. » (34)

Qui ne se rappelle par qui et où était glorifié Wagner, devenu symbole musical de la germanité, entre 1933 et 1945 ?

« Je n'ai pas de termes pour exprimer mon mépris devant le niveau intellectuel qui, actuellement, sous la figure du Chancelier du Reich allemand » (à qui pensez-vous ?) « et avec des attitudes d'officiers prussiens de la maison des Hohenzollern, se figure placé à la barre de l'histoire de l'humanité, cette espèce la plus abjecte d'hommes, qui n'a même pas appris à poser des questions, là où j'ai besoin de réponses qui frappent comme la foudre, et qui fait que tout le travail de probité

(32) EH, I, § 3

(33) KGW, VIII, 3, 25 (13) et 25 (14)

(34) EH, II, § 5

intellectuelle de plusieurs millénaires a été vain — tout cela est trop profondément *au-dessous* de moi pour que je daigne lui accorder l'honneur de mon opposition. Qu'ils édifient leurs châteaux de cartes ! Pour moi, tous les "*Reich*" et toutes les "Triple-Alliance" sont des châteaux de cartes ! Cela repose sur des conditions que *moi* j'ai entre mes mains... Il y a plus de dynamite entre le ciel et la terre que ces idiots empourprés ne l'ont jamais pu rêver... » (35)

Si cela avait été écrit en 1933, sa triste fin aurait montré à ses calomniateurs que Nietzsche n'est pas exactement le précurseur de l'impérialisme allemand et du nazisme qu'on fait encore de lui par exemple dans la Grande Encyclopédie soviétique (sic !).

« L'ère bismarckienne : l'ère de l'idiotisation allemande. » (36)

« "L'esprit allemand" : depuis dix-huit ans, *contradictio in adjecto*. » (37)

2) Nationalisme, pangermanisme ?

Encore une fois, regardons les textes :

« Ce qui se passe entre-temps me dégoûte trop pour que je m'en offre même le spectacle. Je ne connais *rien* qui s'oppose plus profondément au sens *sublime* de mon devoir que cette abominable excitation de l'égoïsme maladif des peuples et des races, qui prétend actuellement au nom de "grande politique". » (38)

(35) KGW, VIII, 3, 25 (6), § 2. Hamlet en camp de concentration et Nietzsche au Goulag !

(36) K, XIII, p. 350, § 870.

(37) CId, Maximes et pointes, § 23 (écrit en 1888 : depuis dix-huit ans, c'est-à-dire depuis l'avènement du 2^e Reich en 1870.)

(38) KGW, VIII, 3, 25 (6), § 2.

« Cela fait même partie de mes ambitions, que de passer pour le contempteur des Allemands *par excellence*. Dès l'âge de vingt-six ans, j'ai exprimé ma *méfiance* à l'égard du caractère allemand (Troisième considération intempestive, § 6) — les Allemands sont pour moi impossibles. Quand je me représente un type d'homme qui va à l'opposé de tous mes instincts, cela donne toujours un Allemand. La première chose que je cherche quand je "sonde les reins" d'un homme, c'est s'il a dans les veines le sens de la distance, s'il voit partout rang, degrés, hiérarchie entre l'homme et l'homme, bref s'il établit des *distinctions* : c'est en cela que l'on est *gentilhomme* ; en tout autre cas, l'on appartient fatalement à la catégorie généreuse et bonasse — ô combien ! — de la *canaille*. Mais les Allemands sont *canaille* — ils sont si bonasses ! Fréquenter des Allemands, c'est s'abaisser : l'Allemand met tout sur un pied d'*égalité*... (...) Je n'ai pas vécu avec des Allemands une seule heure que je puisse dire bonne... En supposant même que l'esprit le plus profond de plusieurs millénaires apparaisse parmi les Allemands, il se trouvera toujours une "oie" du Capitole pour s'imaginer que son âme très vilaine compte pour autant... Je ne puis souffrir cette race avec qui l'on est toujours en mauvaise compagnie, qui n'a pas de doigté pour les *nuances* — malheur à moi, je suis *nuance* —, cette race qui n'a aucun esprit dans les pieds et qui ne sait même pas marcher ! (...) Les Allemands sont à mille lieues de penser à quel point ils sont vulgaires — mais c'est bien là le superlatif de la vulgarité — ils n'ont même pas *honte* de n'être que des Allemands... Ils disent leur mot sur tout, ils se croient capables de trancher de tout — ET JE CRAINS BIEN QU'ILS N'AIENT DÉJÀ TRANCHÉ À MON SUJET (39)... Ma vie entière est la preuve de *rigueur* de ces principes. C'est en vain que je cherche ici un signe de tact, de *délica-*

(39) Nota bene ! C'est moi qui souligne.

tesse à mon égard. De la part de Juifs, oui, de la part d'Allemands jamais. » (40)

« Accéder à la puissance, cela se paie cher. La puissance rend bête... Les Allemands, — on les appelait autrefois le peuple des penseurs : pensent-ils même encore aujourd'hui ? Aujourd'hui, l'esprit ennuie les Allemands, les Allemands se méfient de l'esprit (41), la politique absorbe tout leur sérieux pour les choses vraiment de l'esprit. "*Deutschland, Deutschland über alles*" : je crains que ça n'ait été la fin de la philosophie allemande... "Y a-t-il des philosophes allemands ? — y a-t-il des poètes allemands ? Y a-t-il de bons livres allemands ?" me demande-t-on à l'étranger. Je rougis, mais avec la bravoure qui m'est propre dans les situations même les plus désespérées, je réponds : "Oui, Bismarck !" Faudrait-il peut-être que j'avoue quels livres on lit aujourd'hui ?... Maudit instinct de la médiocrité ! » (42)

« Je ne supporte pas l'Allemagne, l'esprit de mesquinerie et de servilité imprègne tout, jusqu'aux plus petites feuilles de chou de province et de village et, dans l'autre sens, jusqu'aux artistes et aux savants les plus dignes — à côté de cela une effronterie débile envers tous les hommes et les peuples indépendants. » (43)

« Il existe réellement des gens qui croient avoir fait honneur à une chose en l'appelant *allemande*. C'est le comble de la crétinisation et de l'insolence nationalistes. » (44)

« Définition du Germain : obéissance et de bon-

(40) EH, III, CW, § 4. L'original allemand de Nietzsche est truffé de mots français (la plupart des mots en italiques).

(41) Et attention : la tristement célèbre formule de Goebbels sur les occasions dans lesquelles il usait de son revolver ne date que du Reich suivant !

(42) CId, Ce qui échappe aux Allemands, § 1. Lire la suite : elle vaut son pesant d'antidote contre tout nationalisme.

(43) A, 7 (279)

(44) A, 7 (280)

nes jambes... Il est profondément significatif que l'avènement de Wagner coïncide avec celui du "Reich" : ces deux faits prouvent une seule et même chose : obéissance et de bonnes jambes. Jamais on n'a si bien obéi, jamais si bien commandé. » (45)

« "L'homme doit avoir quelque chose à quoi il puisse obéir inconditionnellement" — voilà un sentiment allemand, une logique allemande : on le rencontre au fondement de toutes les doctrines morales allemandes (...) Se soumettre, obéir, publiquement ou dans le secret, — c'est la vertu allemande. » (46)

« Le délire des nationalités et la balourdise patriotique n'ont aucun charme à mes yeux. » (47)

« *Deutschland, Deutschland über alles* est peut-être le mot d'ordre le plus stupide qu'il y ait jamais eu. » (48)

« Les maudites inclinations des Allemands pour leurs aises et leur confort intellectuel les condamnent à la médiocrité de l'esprit et les rendent incapables d'avoir voix au chapitre sur toutes les grandes choses : par ex. sur la question du bonheur. Si on les dérange, ils deviennent le plus grognon et le plus mesquin des peuples, avec cette rancunière envie au souffle court qu'ont les médiocres de faire mal à chaque instant. » (49)

« De vrai, il me reste à tenter une attaque contre la nation allemande qui, dans les choses de l'esprit, devient de plus en plus paresseuse, toujours plus dépourvue d'instincts quant aux choses

(45) CW, § 11

(46) A, § 207

(47) K., XIII, p. 351, § 871

(48) *Ibid.*, p. 350, § 867

(49) A, 8 (45)

de l'esprit, toujours plus *respectable*, qui, avec un enviable appétit, continue à se nourrir de contradictions et à gober sans fatigues digestives la "foi" comme la "scientificité", l'"amour chrétien" tout comme l'antisémitisme, la volonté de puissance (du "Reich") tout comme l'*Évangile des humbles*... Quel refus de prendre parti entre les contraires ! Quelle neutralité, quelle "abnégation" de l'estomac ! Ce sens de l'équité du *bec* allemand, qui accorde à tout des droits égaux, qui trouve tout savoureux ! » (50)

« Que de lourdeur renfrognée, d'avachissement, de moiteur, de robe de chambre, que de *bière* dans l'intelligence allemande ! » (51)

J'ai laissé, un peu longuement, parler Nietzsche. Mais on n'en finirait plus, si l'on voulait citer tous les textes qui réfutent l'image d'un Nietzsche nationaliste, tandis qu'il serait bien difficile de trouver les textes de Nietzsche pouvant servir à une quelconque apologie du *nationalisme* allemand. Nietzsche est foncièrement hostile à toute forme de nationalisme : pour lui, c'est « la peste ».

On dira : mais Nietzsche fait à rebours du nationalisme, en stigmatisant l'Allemagne, il fait du racisme anti-allemand. Les choses sont plus complexes. C'est d'abord parce qu'il était lui-même allemand — que ses mânes nous pardonnent ! — qu'il pouvait invectiver son

(50) EH, III, CW, § 1

(51) Cid, Ce qui manque aux Allemands, § 2. Cf. OSM, § 324 : « Un étranger qui voyageait en Allemagne déplut et plut par quelques assertions, selon les régions dans lesquelles il séjournait. Tous les Souabes qui ont de l'esprit, aimait-il à dire, sont coquets. Mais les autres Souabes sont toujours d'avis que Uhland » [chantre souabe et médiocre du peuple allemand] « fut poète et Goethe immoral. — Ce qu'il y a de meilleur dans les romans allemands qui sont aujourd'hui célèbres, disait-il, c'est que l'on n'a pas besoin de les lire : on les connaît déjà. Le Berlinoïse paraît plus bonasse que l'Allemand du Sud, parce qu'il aime beaucoup trop la plaisanterie et par suite la comprend : ce qui n'est pas le cas des Allemands du Sud. — L'esprit des Allemands est ravalé par leur bière et par leurs journaux : il leur recommande le thé et les pamphlets, en manière de régime bien entendu ». A l'époque de Nietzsche, le « Souabe », c'est ce que certains mauvais esprits appellent aujourd'hui un « Belge »...

pays, précisément à l'époque où et parce qu'il devient une « grande puissance ».

Ensuite, au nom de quoi, l'a-t-il fait ? au nom d'une critique inspirée par une volonté de création. Et qui ne sent aussi ce qu'il y a d'espoir déçu dans ces lignes vengeresses ? Nietzsche n'est-il pas ici un exemple de l'esprit prophétique de remontrance, d'un amour vengeur parce que dégoûté à la mesure de ses espérances ? Il est probable que, français ou italien, Nietzsche aurait dit des choses analogues sur la France et l'Italie : l'amour ne devrait-il être que systématiquement approbateur, et n'est-ce pas caractéristique de bien des hommes d'envergure qu'ils ont vilipendé les leurs ? Qui n'évoque, à entendre Nietzsche, l'écho des violentes colères de... Luther ? Nietzsche citait cette parole de Chamfort : « Pour n'être pas misanthrope à quarante ans, il faut n'avoir jamais aimé les hommes » : cela vaut aussi pour l'amour de son pays, et seuls les inconditionnels approuvent tout de la part de leur pays sans regimber. Ce que Nietzsche méprise, c'est le nationalisme comme *idéal* : la volonté de masquer la réalité des défauts par l'inflation des « vertus éternelles » imaginaires, — où qu'elle se trouve ! Mais, à son époque, qui en annonçait une autre plus sinistre encore, il était bien placé pour la déceler en Allemagne.

C'est pourquoi, voyant dans son pays, l'Allemagne, le comble ou le symbole de l'« effronterie nationaliste », du moralisme hypocrite et de la vanité de la culture occidentale en général, Nietzsche se proclamera « bon Européen », — corollaire « politique » de son hostilité contre l'Idéal et la Morale.

Il entend ainsi se démarquer de sa « patrie » et de la « morale » qu'à ses yeux elle représente par excellence. Sait-on que Nietzsche a plus vécu, adulte, en Suisse, en Italie et en France qu'en Allemagne ?

3) Antisémitisme ?

« La lutte contre les Juifs a toujours été le signe d'une nature basse, envieuse et lâche : et